

## **Le touriste et l'urbaniste** **Deuxième partie**

Lucie K. Morisset and Luc Noppen

Volume 23, Number 3, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1071236ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1071236ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

### ISSN

0712-8657 (print)

1923-2705 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this note

Morisset, L. K. & Noppen, L. (2004). Le touriste et l'urbaniste : deuxième partie. *Téoros*, 23(3), 65–69. <https://doi.org/10.7202/1071236ar>

# Le touriste et l'urbaniste

(deuxième partie)

**Lucie K. Morisset et Luc Noppen**

Cet article est le dernier d'une série de deux qui proposent de scruter le rôle croissant attribué à l'industrie touristique, premier secteur du commerce mondial, dans la conservation du patrimoine, dans la promotion culturelle et, plus important encore, dans la planification des villes. Deux exemples récents en ont inspiré la rédaction : le projet de réaménagement du quartier des Halles, à Paris, et celui, à Montréal, du Quartier des spectacles.

Le premier de ces deux articles, paru dans la dernière édition de *Téoros* (été 2004), présentait la discordance entre le projet originel de réaménager le Forum des Halles, gigantesque centre commercial (41 millions de visiteurs par an) et cœur névralgique du transport en commun à Paris (800 000 passants par jour), et celui qui semble s'être emparé du quartier qui, sous un couvert d'urbanisme participatif, a plutôt été reçu par certains comme la « scénarisation de la confiscation du bien public<sup>1</sup> ». C'est dire, en d'autres mots et dans la mesure où, comme nous l'avons montré, l'on décèle le désir de la Ville de Paris d'accroître ici ses revenus touristiques, que le touriste faillit à sa mission de sauver la ville en l'accaparant plutôt, comme l'accusent ses détracteurs, pour son seul plaisir. Pourtant, l'Organisation mondiale du tourisme ne revendique-t-elle pas, dans sa récente campagne – Le tourisme, source d'enrichissement –, les « effets positifs que le tourisme peut avoir sur la vie, la culture et l'économie, bref sur la société à tous les niveaux<sup>2</sup> », voire de « renforcer les liens très spéciaux de l'unité première de toute société » (OMT, 2004 : 2) ?

Ce second article explore quelques facettes ignorées de la considérable mission portée par le touriste et, particulièrement, les motifs possibles de sa soudaine responsabilisation en matière de planification urbaine, régulièrement décriée pour cause d'illusionnisme par les chercheurs qui se sont penchés sur les *Fantasy* et autres *Entertainment Cities*<sup>3</sup>. Pourtant, mis en perspective avec celui du quartier des Halles, l'exemple du projet de réaménagement du Quartier des spectacles, dévolu à requalifier le centre-ville est de Montréal, dévoile plus qu'on aurait pu croire...



Synthèse du plan d'ensemble du Quartier des spectacles.  
Mise en plan par NOMADE Architecture et Brière, Gilbert + Associés, Architectes.

## Le Quartier des spectacles (suite et fin)

L'idée semblait à la fois plus claire et plus simple que celle qui avait émergé du réaménagement du Forum des Halles ; lancée en 2002 par le président de l'Association québécoise de l'industrie du disque, du spectacle et de la vidéo (l'ADISQ), il s'agissait de « regrouper les initiatives afin d'augmenter la visibilité, la notoriété et l'achalandage des salles de spectacles, d'accroître les dépenses touristiques, de susciter des projets de développement qui contribuer[ai]ent à réhabiliter les grands axes commerciaux du centre-ville » (Brunet, 2002).

En effet, on constatait que, en dépit d'une étonnante densité, particulièrement entre le pôle de la Place des Arts et celui de la rue Saint-Denis – on y dénombre plus de 25 000 places de spectacles, soit plus de la moitié de ce qu'on compte à Broadway –, l'offre de spectacles dans le centre-ville est de Montréal générant fort peu de revenus touristiques. Les touristes séjournant dans la ville dépensent à peine sept dollars pour de telles activités, tandis que d'autres métropoles se targuent de résultats combien plus importants : à Londres, un billet de théâtre sur trois est vendu à un touriste étranger ; parmi les principales attractions de New York, Broadway reçoit autour de onze millions de visiteurs qui déversent annuellement sur l'économie de la « Big Apple » plus de cinq milliards de dollars<sup>4</sup>. Le projet a germé de faire de Montréal l'une de ces « villes du spectacle », non pas uniquement selon le calendrier saisonnier de ses multiples festivals, mais toute l'année durant. Un certain nombre de « d'irritants » du quartier pouvait néanmoins freiner sa fréquentation : pauvreté, itinérance, toxicomanie, prostitution s'arrimaient plutôt mal aux objectifs de « spectacularisation » qui se faisaient jour.



Quartier des spectacles, vue nocturne : « Place des Festivals ».  
Mise en plan par NOMADE Architecture et Brière, Gilbert + Associés, Architectes.

On a donc confié à un équivalent de la société d'économie mixte SEM Paris Centre (chargée d'étudier le réaménagement des Halles), le « Partenariat du Quartier des spectacles », la mission de développer une « vision concertée » du quartier, qui fut ensuite « mise en plan » par des architectes et déposée auprès de la Ville de Montréal, du ministère des Affaires municipales, du Sport et du Loisir et de l'Arrondissement Ville-Marie, ses commanditaires, en juin dernier (Partenariat du Quartier des spectacles, 2004). Depuis le projet initial, la « vision » du Quartier des spectacles a donc évolué jusqu'à devenir celle, véritablement, d'un quartier urbain de près de un million de mètres carrés. Différentes critiques se sont aussi fait entendre, qui signalaient que le quartier était habité par des institutions, par des résidents et par une activité culturelle intense que les œillères du spectacle masquaient. Les différents commentaires qui ont animé les journaux et les séances de consultations ont, partant, abouti à une vision du Quartier des spectacles beaucoup plus inclusive des réalités du quartier. Du point de vue de la cohérence urbaine, de la mixité sociale, de l'intégration des fonctions, l'idée a fait du chemin et gagné en progrès. S'il est trop tôt – par rapport au continuum du battage médiatique autour des Halles – pour évaluer leur fortune critique, la vision et sa « mise en plan » déposées en juin n'en recèlent pas moins plusieurs lacunes, tant sur le plan de la planification urbaine que sur celui de la valorisation touristique ; c'est sans doute le sens du « *monstre culturel à plusieurs têtes* » (Doyon, 2004 : A-1 et A-12) qui a qualifié le Quartier des spectacles dans *Le Devoir*.

Au premier abord, on peut se demander, en matière de planification urbaine, ce que signifient les images de la « mise en plan » qui, pour la plupart, représentent le quartier la nuit. Le Quartier des spectacles correspond à une conceptualisation à tout le moins crépusculaire : celle du « spectacle » métamorphosé en une « culture » qui maintenant inclut aussi bien les institutions d'enseignement (l'UQAM, par exemple) que les librairies et les maisons de production. Celle, aussi, d'un vaste territoire dont la cohérence ne peut être comprise que par une cartographie des places de spectacles : à l'est, les quelque 8500 places qui culminent autour du théâtre Saint-Denis et des cinémas du quartier latin, auxquelles s'ajoutent les 1300 places des salles du pavillon Judith-Jasmin de l'UQAM, qui repoussent la limite du quartier ; à l'ouest, les 2300 places de l'église St. James ont élargi le périmètre au-delà des 7000 places de la Place des Arts et du Spectrum, permettant du coup de comptabiliser les 1200 places du cinéma Impérial et du Gésù. Ces deux extrémités regroupent à elles seules près des trois quarts des salles qui « justifient » le Quartier des spectacles, d'autant que la vision, en ne ciblant qu'un type bien particulier de spectacles, ne recense aucunement les bars, les cafés et les clubs de danse qui « font » la Main et la Catherine, ces axes névralgiques de Montréal. Le caractère artificiel de cette aire étonne d'autant plus qu'elle fait abstraction des limites naturelles du quartier, dit le « Faubourg Saint-Laurent », qui incluent le quartier chinois et des plages résidentielles au sud du boulevard René-Lévesque, mais peu de

salles de spectacles de ce côté ; par rapport à un plan d'urbanisme traditionnel, qui concevrait aujourd'hui ce boulevard, percé dans les années 1950, comme une rupture « à atténuer », le Quartier des spectacles ne voit là qu'une frontière, bordée sur son front nord par un peu plus de 2700 places. C'est dire que la « vision » fait éclater le quartier bien plus qu'elle ne contribue à l'intégration de ses différents espaces : ainsi, sans doute, peut-on comprendre la juxtaposition qui préside aux orientations d'aménagement qui, plutôt que de faire valoir la cohabitation des fonctions, découpent le territoire en ghettos, avec, au premier plan, celui du secteur des Habitations Jeanne-Mance, traditionnellement voué au logement social et affublé tout de go des habitations abordables, de l'école, du centre communautaire et de la maison des jeunes qui rassurent quant aux préoccupations sociales du Partenariat.

Sans faire ici l'autopsie complète d'un projet qui, somme toute, a soudainement pris prétexte de culture (pour des raisons de financement) et de planification urbaine (pour soutenir la concertation qui justifierait le financement), force est de constater que la valorisation touristique est tout aussi mal servie par ce Quartier des spectacles mis en plan. En ce qui concerne la « spectacularisation » de la culture, le Partenariat a probablement travaillé sur un territoire trop étroit dont la requalification impose des gestes à la fois trop concrets et trop étrangers à sa mission d'implanter une « destination culturelle ». Si les *Theatre Districts* connus ailleurs sont plus petits, le Quartier des spectacles aspire à une aire étendue qui prétend – du coup – regrouper la culture et les arts ; pourtant, le « Montréal culturel » ni ne se donne totalement à voir dans la lorgnette du spectacle, ni ne peut se réduire au territoire considéré par les producteurs de spectacles. En d'autres mots, plusieurs lieux de spectacle et davantage encore de foyers de culture artistique ne sont pas dans le périmètre. Il faut dire que, d'un strict point de vue commercial, la vision est dépouillée de prospective ; on projette dans le temps des besoins évalués dans la mince couche de l'actuel. L'horizon de quinze ans présuppose que l'offre et la fréquentation du spectacle soient les mêmes que celles qu'on connaît aujourd'hui, avec des résidants de la périphérie qui viennent se divertir « en ville ». Si personne n'a su prédire l'effondrement de l'industrie du disque (par exemple), cette stabilité assumée n'en est pas moins improbable dès aujourd'hui : on observe en effet un glissement du festival populaire, public, urbain, vers un environnement festif contrôlé, en site propre, avec des droits d'entrée, notamment parce que les sources de financement public s'amenuisent et que les autorités municipales entretiennent des préoccupations nouvelles en matière de sécurité publique.

Comment alors ne pas entrevoir ici le destin de l'espace public de devenir, le temps des festivals, de plus en plus privés, du fait du financement et du contrôle des dépenses faites par les festivaliers ? On ne peut que souhaiter aux promoteurs touristiques qu'une telle vision se réalise : le recyclage des festivals en parc Disneyland (où l'on peut, pour un droit d'entrée, aussi bien manger, boire que se divertir) et en spectacles privés, avec un public moins nombreux, mais un prix beaucoup plus élevé. La prospective ne reste pas

moins la clé d'un tel succès : les promoteurs devront se rappeler que les sites Disney, tout comme Las Vegas, doivent sans cesse se métamorphoser pour surprendre des goûts changeants. *Always Something New* est la marque de commerce de Broadway. Une question surgit alors, qui n'a pas été posée : s'il n'y avait plus de festivals aujourd'hui, le plan (du quartier) serait-il encore pertinent ou le ferait-on autrement ?

Dans le cas des Halles, on a en fait assez tôt constaté que la requalification – à tout le moins dans la perspective commerciale qui sous-tendait apparemment l'intention, sinon le discours – aurait été mieux servie par rénovations ponctuelles.

Est-il raisonnable, pour des questions électorales, de se lancer dans l'urgence dans une rénovation globale du quartier alors que des opérations ponctuelles, comme la requalification de la rue Saint-Denis ou la renaissance du square des Innocents, pourraient être lancées rapidement sans avoir besoin de ces grandes études d'architecture (De Chenay, 2004) ?

À l'évidence, le « Quartier » des spectacles aurait pu, lui aussi, reposer sur un plan plus simple et plus raisonnable qui consacre deux espaces : l'îlot Balmoral à l'ouest et le parc Émilie-Gamelin à l'est. Le chapelet d'espaces peu consolidés qui domine la mise en plan suffit à rendre compte de l'irréalisme d'un quartier entier voué à la « spectacularisation ». De ce constat, ainsi que de l'observation des différentes lacunes de la planification urbaine, surgit ce qui est sans doute le véritable problème de « l'affaire » : le touriste qui voulait le Quartier des spectacles pour branding s'est enfargé sur l'urbaniste qui, fonds publics obligent, lui barrait le chemin. La « vision » est en fait un entrelacs de plans de marketing, de mises à jour de l'offre de spectacles et des salles en conséquence, ainsi que de copiés-collés du plan d'urbanisme de la Ville de Montréal, dont on reconnaît des énoncés quasi textuels, en marge des projets de « spectacularisation » de la vision mise en plan, fussent-ils incohérents au sein même de la vision. Les principales contradictions internes de la mise en plan ressortissent en effet à « *stimuler le développement immobilier ou l'aménagement de terrains vacants* », à « *consolider une fonction résidentielle diversifiée dans le Faubourg Saint-Laurent* », à « *favoriser l'accès au Quartier des spectacles en transport collectif* »<sup>5</sup>, toutes orientations du plan d'urbanisme qui révèlent la volonté du Partenariat, sans doute de mettre à l'abri un certain nombre d'espaces que l'on souhaite continuer d'occuper en dépit de la pression immobilière, certainement de « *proposer la construction de stationnements étagés, localisés à des emplacements stratégiques pour le fonctionnement du Quartier* » (Partenariat du Quartier des spectacles, 2004 : 15).

Ce qui apparaît ici comme un détournement d'urbanisme était en fait parfaitement prévisible ; dans une proportion à peu près semblable à celle de la SEM Paris Centre, le Partenariat du Quartier des spectacles compte sur 21 membres, une majorité de représentants du secteur commercial mis en tourisme (commercialisation de la culture, festivals, restauration, etc.) et un seul résident. Le touriste aurait-il dérobé la ville ?



Projet Les Halles, planche 5, proposition de OMA / Rem Koolhaas.

Que l'on pense à l'idéal de réhabiliter un quartier de « mauvaise réputation » ou à l'historique particulièrement dense des diverses interventions qui s'y sont succédé depuis une centaine d'années, et le touriste n'apparaît plus comme le seul facteur commun de ces deux méga-projets, celui de 1,9 milliard du Quartier des spectacles ou celui des Halles dont le coût des seuls jardins s'annonce si astronomique qu'on a peine à imaginer des bailleurs de fonds. Comme le tumultueux quartier des Halles – successivement et tristement connu pour le Ventre de Paris de Zola, pour le Trou laissé par la démolition controversée des halles qui, au dix-neuvième siècle, avaient été dévolues à y instituer quelque hygiène et, enfin, pour les réaménagements du RER<sup>6</sup> et du Forum, terminés en 1986 –, le Faubourg Saint-Laurent que le Quartier des spectacles recouvre se relève à peine des rénovations urbaines qui ont prétendu y éradiquer lieux de crime et de débauche par un ensemble de logements sociaux (les Habitations Jeanne-Mance que nous avons évoquées), mais surtout, dans ce cas-ci, par des équipements d'envergure : d'abord par la Cité des Ondes avortée de Jean Drapeau, finalement par la Place des Arts. L'actuelle volte-face de la planification urbaine des deux quartiers s'expliquerait : le *Urban Renewal*, ce mouvement qui a radicalement « nettoyé » et rénové les villes américaines dans les années 1960, a, dit-on, fait place à une approche urbanistique moins manichéennes, faite de pluralisme et de concertation.

Aux Halles comme dans le Quartier des spectacles, cette approche a un vocabulaire : ville souterraine, nouvel édifice symbolique, battage médiatique ne laissent pas imaginer autre chose qu'une parenté idéologique entre les deux projets hétérotopiques<sup>7</sup>. C'est, en fait, le nouveau langage de l'urbanisme touristique. Ou serait-ce du tourisme urbanistique ?

### L'abdication urbanistique et la « faute au touriste »

C'est là, sans doute, l'erreur d'attribution que révèle le seul nom du Quartier des spectacles : il désigne en effet un aménagement mono-fonctionnel (au même titre que les récents Cité Multimédia, quartier international et autres utopies plus ou moins exclusives du développement montréalais) fort éloigné de la mixité fonctionnelle et consensuelle revendiquée par l'urbanisme de nos jours. On y reconnaît plutôt la Charte d'Athènes, sacro-saint document produit en 1933, à l'origine de l'urbanisme dit « fonctionnaliste » (parce qu'il « séparait » la ville en fonctions), et de son corollaire, le *Urban Renewal*. Bien qu'âgée de plus d'un demi-siècle maintenant, la Charte d'Athènes figure toujours en bonne place sur le site de l'Ordre des urbanistes du Québec, qui semble s'y identifier<sup>8</sup>.

Il est, à vrai dire, beaucoup plus facile de faire consensus sur des quartiers thématiques que sur des quartiers « normaux », ce qui sans doute explique la popularité de l'urbanisme thématique qui s'est emparé de Montréal depuis quelques années. Alors que, dans le cas du Quartier des spectacles, on aurait pu penser d'une vision soutenue par les pouvoirs publics qu'elle aurait produit un plan d'ensemble axé sur les réalités sociales particulièrement criantes du quartier et, à tout le moins, plus intéressé par les résidants et les travailleurs, la mise en plan publiée par le Partenariat n'est en aucun cas diurne ; c'est celle d'un quartier qui commence à vivre quand les lumières s'allument.

Mais la faute n'en revient pas au touriste, à qui l'urbaniste a, somme toute, délégué son pouvoir, à Paris comme à Montréal. Car l'histoire des deux quartiers en cause dévoile, en bout de compte, de véritables projets du *Urban Renewal* : sous prétexte – cette fois – de culture, on nettoie des quartiers, comme l'hygiénisme le souhaitait au dix-neuvième siècle (Halles de Baltard à Paris, projet d'un « boulevard de l'Opéra » devant le Monument national à Montréal) et comme les années 1960 l'ont aussi espéré. Volontaire ou inconscient, cet urbaniste incapable, par arrivisme ou par manque d'imagination, de se défaire des préceptes de la vieille Charte d'Athènes, profite du touriste bien plus que l'inverse ne serait vrai, d'autant qu'il sera facile, devant l'échec, de faire à nouveau porter au touriste cette image d'abuseur qui lui colle à la peau.

Quant à la culture en question, force est de rappeler qu'elle est d'abord et avant tout, comme le patrimoine, une représentation : l'hétérotopie touristique la sert tout aussi bien que n'importe quel plan d'urbanisme, si tant est que les collectivités locales s'y reconnaissent. Certes, les puristes objecteront que les touristes entretiennent, de ce point de vue, une fâcheuse tendance à consacrer davantage ce qui s'est passé que les cultures émergentes qui restent à advenir ; il n'en est donc que plus incongru de confier au touriste des plans de développement de quartiers urbains, qui ne relèvent pas de ses compétences, encore moins de ses préoccupations. Cette considération devrait à tout le moins briser le cercle vicieux qui nous enferme : la culture promettant, depuis le fameux « indice Bohème » de Richard Florida<sup>9</sup>, de positionner les villes à l'échelle internationale, on en appelle au tourisme qui sauvegardera la culture, pour ensuite décrier ses méfaits dans l'espace urbain. En attendant un modèle de conciliation davantage respectueux des attributions des responsabilités et des devoirs de chacun, le touriste devrait à tout le moins se méfier de pareille récupération, dont les retombées sont particulièrement incertaines. L'actuelle campagne d'amitié (Le tourisme, source d'enrichissement) de l'Organisation mondiale du tourisme trahit peut-être déjà une telle prise de conscience : mais les arguments vertueux qui l'émaillent, tant prisés par l'urbanisme hygiéniste, sont-ils vraiment les bons ?

*Historiens d'architecture, Luc Noppen, titulaire de la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain, et Lucie K. Morisset sont professeurs au Département d'études urbaines et touristiques de l'Université du Québec à Montréal et chercheurs au Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions.*

## Notes

- 1 Jérôme Auzolle, « aménagement des halles, le jardin de la discorde », [Archicool.com].
- 2 Organisation mondiale du tourisme, Campagne mondiale de l'OMT pour souligner l'importance du tourisme (communiqué de presse), Madrid, 13 février 2004.
- 3 Nous nous référons ici notamment au travail de John Hannigan (1998), qui démontre que la tendance lourde de la requalification touristique des villes post-industrielles se résume au refoulement des problèmes sociaux derrière une illusion de bonheur et de sécurité.
- 4 Chiffres tirés de : Chaire de tourisme de l'UQAM, 2002 : 17-23.
- 5 Extraits du chapitre 4.22 « Quartier des spectacles », Plan d'urbanisme de Montréal, avril 2004, p. 264.
- 6 Réseau express régional.
- 7 « L'hétérotopie », pour Michel Foucault, désigne un lieu « absolument autre que tous les emplacements qu'il reflète et dont ils parlent » ; c'est sous ce terme que certains chercheurs rassemblent aujourd'hui, pour en dénoncer le caractère irréel, les incursions de Disney dans l'urbanisme (particulièrement dans le projet de Celebration Town, en Floride). Voir notamment Perraton (2004).
- 8 [[http://www.ouq.qc.ca/Pages/mission\\_frame.htm](http://www.ouq.qc.ca/Pages/mission_frame.htm)].
- 9 « L'indice bohème » mesure la concentration d'artistes dans une même ville, selon la très populaire théorie de l'économiste Richard Florida (2002) voulant que les villes les plus florissantes soient celles qui comptent ainsi le plus d'étrangers, d'artistes et de gays.

## Bibliographie

- Brunet, Alain (2002) « Pour un véritable Quartier des spectacles : La revitalisation des salles est sur la table du Sommet de Montréal », *La Presse*, 30 mai, p. C-4.
- Chaire de tourisme de l'UQAM (2002), *Tourisme et divertissement : un pas de deux pour courtiser le visiteur*, Montréal, p. 17-23.
- De Chenay, Christophe (2004), « Le 'ventre' de Paris va être de nouveau remodelé », *Le Monde*, 21 février.
- Doyon, Frédérique (2004), « Un grand cœur culturel pour Montréal », *Le Devoir*, 23 juin, p. A-1 et A-12.
- Florida, Richard (2002), *The Rise of the Creative Class*, Basic Books.
- Hannigan, John (1998), *Fantasy City : Pleasure and Profit in the Postmodern Metropolis*, Londres, Routledge, 1998, 239 p.
- Organisation mondiale du tourisme (2004), *Le tourisme, source d'enrichissement*, dépliant, 2 p.
- Partenariat du Quartier des spectacles (2004), *Le quartier des spectacles : une destination culturelle*, Montréal, juin.
- Perraton, Charles (2004), *Du cinéma à la ville : dispositifs, hétérotopies et représentations chez Disney*, Congrès de l'ACFAS, Montréal, mai.